

# Ça ne peut pas toujours aller

## *Petites Fables*

Patricia Belzil

Numéro 108 (3), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Belzil, P. (2003). Compte rendu de [Ça ne peut pas toujours aller : *Petites Fables*]. *Jeu*, (108), 23–24.

# Ça ne peut pas toujours aller

Elle anime la scène par sa seule présence, à la fois conteuse et bruiteuse, mime, clown et pyrotechnicienne... La Bruxelloise Agnès Limbos, sans nez rouge, sans « costume », presque sans paroles, conquiert tout son petit monde (8 à 12 ans), comme elle l'avait fait en 1990 avec son adorable *Petit Pois*, lorsque la Compagnie Gare Centrale avait été une première fois invitée par la Maison Théâtre. Cette fois, elle pratique un art de conter au-delà du langage, en s'appuyant sur les intonations et les mimiques expressives plus que sur les mots. Elle réussit ainsi à raconter l'une des fables dans un espagnol à peine traficoté, une autre en chantant dans une langue africaine inventée ; et les enfants, ma foi, suivent très bien ! Avec sa longue expérience de la scène et du jeune public, cette merveilleuse artiste fait du plateau un lieu magique où l'imagination voyage, et qui est aussi un formidable terrain de jeu : telle une gamine qui joue, elle manipule des figurines miniatures, des décors de maquette et diverses matières (sable, feu, terre, peinture en aérosol ou gouache), entraîne les enfants de l'Afrique à l'Espagne, en passant par l'Autriche... Grâce au contact visuel qu'elle maintient avec eux et à d'habiles leitmotivs, ils ne perdent jamais le fil.

## Petites Fables

CONCEPTION, RÉALISATION : AGNÈS LIMBOS,  
AVEC LA COLLABORATION DE FRANÇOISE BLOCH.  
AIDE À LA RÉALISATION : RENAUD CEULEMANS,  
VÉRONIQUE GIHOUL, DIDIER CAFFONNETTE  
ET GUY THERACHE ; RÉGIE : MARC LHOMMEL.  
AVEC AGNÈS LIMBOS. PRODUCTION DE LA  
COMPAGNIE GARE CENTRALE (BRUXELLES),  
PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU  
12 AU 30 MARS 2003.

Le propos du spectacle est d'abord astucieusement introduit. Toute de noir vêtue mais chaussures rouges aux pieds, Agnès Limbos, s'adressant à la salle, assure que « ça va, ici ça va », avant de s'enquérir : « Et là-bas ? » « Là-bas... ça va, ça va... », confirme-t-elle, avec une certaine hésitation toutefois. Ça ne peut pas toujours aller, en effet, et c'est le sujet des quatre *Petites Fables*. Sur une nappe de papier blanc étendue sur la table-aire de jeu où la conteuse déploiera tout à l'heure ses univers miniatures, elle raconte une guerre avec des couleurs aérosol. Une tache verte : ça va... Une tache jaune : ça va aussi. Mais tout à coup des drapeaux sont plantés ici et là, marquant la fin de l'harmonie. Des lignes noires, puis des taches rouges surgissent, qui masquent avec brutalité les autres couleurs : ça ne va plus vraiment bien... Métaphore des conquêtes territoriales menant aux conflits, ou de tout autre empiètement sur le bien (l'espace, la liberté) d'autrui, ce prologue donne le ton d'un spectacle qui parle franc.

Magicienne, Agnès Limbos retire la feuille souillée par les conflits et, surprise ! une étendue de sable blond laisse à nouveau la place pour une nouvelle histoire. Ce sera celle de l'éléphant en Afrique, capturé pour un cirque. Un rideau tendu dévoile bientôt un triste manège... Mais tous les animaux, et les hommes avec leurs lances, forment une armada pour porter secours au petit. On se déplace ensuite dans les

Alpes pour illustrer une chanson enfantine en apparence inoffensive, mais dont Agnès Limbos fait ressortir la violence sous-jacente. Il y est question de lapins qui fuient un chasseur et viennent chercher abri chez un cerf: « Un cerf dans une grande maison, regardait par la fenêtre, un lapin vint en courant, frapper à sa porte. “Cerf! Cerf! Ouvre-moi, ou le chasseur me tuera!” “Lapin, lapin, entre vite, me serrer la main.” » C’est tout. Mais que se passerait-il si le cerf refusait d’ouvrir? ou simplement n’entendait pas frapper? La conteuse imagine donc qu’il y a une fête dans la maison du cerf, avec le brouhaha des réjouissances qui couvre les coups et les appels désespérés des lapins. Pour évoquer le carnage qui s’ensuit (tous les lapins sont morts, du sang salit la neige), Agnès Limbos applique de la gouache rouge, partout, avec les mains; à la fin, ses mains, son visage sont maculés; son expression trahit la honte des cerfs, qui le lendemain cherchent vainement les lapins, fêtards consternés, responsables, par l’inaction, de la mort de leurs voisins. La troisième fable se situe dans une grande ville, une cité de béton et de gratte-ciel où s’aiment un homme et une femme (représentés par des figurines minimales, tronquées, avec seulement les jambes et les pieds). Mais bientôt, une clôture est dressée tout autour du quartier et des grues (qu’Agnès Limbos mime en enfilant un gant orange) s’affairent à sa démolition. Cette fable empreinte de nostalgie évoquait aussi bien la fin d’un amour que celle d’une époque (l’on pense à certains quartiers de Paris, aujourd’hui défigurés, pleurés par ceux qui les ont connus). Enfin, l’histoire d’Arturo et Maria, racontée en espagnol, vient clore le spectacle dans la gaieté. Arturo est amoureux de Maria, jeune fille cloîtrée par une mère bigote, trop sévère. Agnès Limbos joue la mère, un petit fichu noir sur la tête, et Arturo, avec son sombrero, *su bigote* et *su guitarra* (moustache et guitare typiques du prétendant hispanique), qui, quoi qu’il arrive, continue de chanter... La représentation mystico-surréaliste du conte (à la mort de Maria, on la verra léviter, puis demeurer accrochée à un arbre, telle une sainte martyre), en atténuait un peu le sordide (après que sa fille se fut laissée mourir de chagrin, la mère se suicide), et le jeu comique de la comédienne achevait d’alléger l’atmosphère. Le message ultime qu’elle laisse est que la vie, *malgré tout*, est belle: sur un rideau, elle accroche un soleil, des nuages blancs, des cœurs...



*Petites Fables d’Agnès Limbos.* Spectacle de la Compagnie Gare Centrale de Bruxelles, présenté à la Maison Théâtre à l’hiver 2003. Photo: Guy Therache.

Avec une bouille clownesque et une joie de vivre communicative, Agnès Limbos aborde néanmoins des sujets pas rigolos du tout: la guerre, la chasse, la mort, la destruction, la vie ou l’amour bafoués... Mais, amoureuse de la vie, l’artiste dit aux enfants qu’il ne faut pas refuser de voir ces réalités, que cela fait aussi, hélas! partie de la vie et que, parfois, ça ne va pas aussi bien qu’on le voudrait. Les représentations à la Maison Théâtre ont eu lieu au moment du conflit en Irak, alors que l’absurdité de la guerre nous laissait muets devant les questions des enfants; le spectacle prouvait, s’il le fallait, que le théâtre peut nous aider sinon à accepter que l’homme tue, du moins à continuer de croire en l’humanité et en la beauté de la vie. **J**